

Beauté américaine ou la banlieue crépusculaire

Georges Desmeules and Christiane Lahaie

Number 120, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56011ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desmeules, G. & Lahaie, C. (2001). Review of [Beauté américaine ou la banlieue crépusculaire]. *Québec français*, (120), 98-99.

GEORGES DESMEULES* ET CHRISTIANE LAHAIE

BEAUTÉ AMÉRICAINE

ou la banlieue crépusculaire

Fort de ses qualités de film éminemment oscarisable, et probablement à juste titre oscarisé, *Beauté américaine* de Sam Mendes revêt à première vue toutes les apparences d'une critique jouissive de la médiocrité américaine. Il s'agit de l'histoire de Lester Burnham (Kevin Spacey), un homme aliéné tant dans sa vie conjugale qu'à son travail, qui connaît l'illumination en rencontrant Angela (Mena Suvari), une amie de sa fille Jane (Thora Birch), d'une beauté idéale selon les standards américains.

Un clin d'œil dans le miroir

Ce choc a des répercussions apparemment bénéfiques. En effet, Burnham quitte son emploi pour se consacrer désormais à lui-même et à l'atteinte d'un paradis perdu qui correspond à sa propre adolescence, voiture sport, *junk food*, musculation, drogue et *rock and roll* en prime. Toutefois, le sort de Burnham se joue en parallèle avec ceux de son épouse Carolyn (Annette Bening) et de sa fille, toutes deux en quête de sensations plus fortes que celles qui sont ressenties dans le trop douillet cocon familial, auprès d'un être incapable de témoigner de sa virilité. L'issue tragique de cette aventure, l'assassinat de Lester Burnham par un personnage qui s'est mépris sur son orientation sexuelle, scelle l'échec d'un Américain moyen dont la quête juvénile se révèle impossible. L'intrigue à la sauce polar de *Beauté américaine* séduit autant par sa complexité que par sa structure en clin d'œil aux cinéphiles avertis. D'entrée de jeu, le protagoniste s'adresse en voix *off* aux spectateurs en annonçant sa mort, exactement comme dans le célèbre *Boulevard du crépuscule* de Billy Wilder, classique du genre, où un homme sans but dans la vie se découvre du *sex appeal* grâce à une rencontre fortuite avec une femme fatale. Bref, les muscles que se bâtit si diligemment Burnham le rendent semblable à la statuette dorée que l'on donne à ceux qui



maîtrisent bien la recette du succès. Pourtant l'échec bien peu hollywoodien de cet anti-héros, grand masturbateur de son état, met peut-être en lumière un thème fondamental du film, qui en assure la richesse et la profondeur.

La virilité : entre l'être et le paraître

Malgré ce que la publicité du film laisse croire, Burnham n'est pas seul en selle. En fait, *Beauté américaine* est construit autour de quatre mâles dont le rapport à la virilité est toujours conflictuel d'une façon ou de l'autre. Considérons d'abord le cas le plus simple, celui de Buddy Kane (Peter Gallagher), l'agent immobilier dont le succès fait pâlir Carolyn d'envie. Pour lui, la question n'est pas de savoir s'il peut séduire, mais bien qui il va séduire. Il possède tous les attributs du machisme et semble expert en la matière quand il est question de sexe. En tout cas, c'est ce dont témoigne éloquemment l'épouse de Burnham après avoir connu sa loi. Mais Kane ne représente pas d'autre intérêt pour la démonstration de Mendes, qui le laisse en plan, vraisemblablement



blement à la poursuite de nouvelles conquêtes après que Burnham a découvert le pot-aux-roses. Sa dernière réplique trahit d'ailleurs ses priorités, puisqu'il évoque un divorce qui risque de se révéler fort onéreux.

Peut-être le personnage le plus caricatural du film, le colonel à la retraite Fitts (Chris Cooper), père de Ricky (Wes Bentley), qui finit par fuir avec Jane, semble viril au dernier degré. Intransigent et droit comme un sexe érigé, il impose des règles strictes à sa famille, tout en usant de sa force physique et de son pouvoir d'intimidation pour se faire respecter. Cependant, sa faiblesse devient évidente alors que son fils feint d'avouer son homosexualité pour le faire taire. Les pulsions larvées de ce vieil homme deviennent alors claires et, la mine grise de son épouse s'explique enfin : il ne peut pas la faire monter au septième ciel. Aussi, lorsque ses avances à l'endroit de Burnham sont repoussées, il prend mal ce geste et résout une dernière fois la crise par le recours à la violence.

Paradoxalement, Ricky Fitts s'avère en bout de course le véritable héros de ce film. Lui qui passait d'abord pour un pauvre type, mésadapté et impuissant puisque voyeur, est celui dont la véritable virilité ne fait finalement aucun doute. Non seulement parvient-il à séduire Jane Burnham, mais celle-ci avoue son admiration devant le membre viril de son amant. À la hauteur de la situation dès que les choses se compliquent, il n'hésite pas à mettre à profit ses contacts avec des revendeurs de drogue pour les tirer d'embarras, lui et Jane. Bien qu'il affiche une moralité douteuse, il s'agit là d'un personnage plein de ressources et



adapté à un monde dont les valeurs sont parties à vau-l'eau. Il est également le seul, comme on le verra, qui fasse preuve d'une conscience esthétique et de goûts personnels, non contingentés par la mode.

Quant à Lester Burnham, il n'est ni ne paraît viril en aucun moment du film. Il a plutôt l'air d'un adolescent en rade d'expérience, incapable de séduire. En effet, ses muscles fraîchement reconstruits ne masquent pas ses échecs d'accouplement répétés. Il a bien sûr une fille, mais, comme le remarque ingénument Angela, il y a bien longtemps qu'il n'a pas fait l'amour, et ses habitudes onanistes ne paraissent pas le contrarier outre mesure. Lui et sa femme passent d'ailleurs près de consommer l'acte, mais cet élan avorte : Burnham aurait risqué de renverser sa bière sur le sofa de luxe, scrupule bien évidemment symbolique de la part de Carolyn. Il ne couche pas davantage avec Angela après avoir appris que cette dernière était toujours vierge, comme s'il acceptait *de facto* ne pas mériter l'honneur qu'elle s'apprête à lui faire. Enfin, il n'a pas obtenu les fellations dont le *souçonne le colonel Fitts*, ni n'accepte les avances de ce dernier qui, dépité, lui décharge le contenu de son revolver en pleine nuque, geste éloquent s'il en est.

Un objet de beauté, oui, mais lequel ?

Le titre du film de Mendes, d'abord sans équivoque, surtout en regard des images publicitaires qui montrent Mena Suvari nue dans un bain rempli de pétales de roses, énonce apparemment l'évidence des standards de la beauté. Le déroulement de *Beauté américaine* se révèle plus ambigu pour qui veut adopter les divers points de vue des protagonistes. Si la beauté américaine, c'est l'argent pour Kane, elle réside davantage dans une arme à feu pour un ex-colonel féru de l'histoire du régime nazi. Chez Ricky Fitts, elle se situe exactement aux antipodes de la beauté convenue d'Angela, qu'il juge ordinaire. En fait, Ricky s'extasie pour la personnalité plus complexe et la beauté plus authentique de Jane, qui voit en lui un modèle original à émuler. Qui plus est, le jeune voisin se passionne pour les bandes vidéo qu'il

capte presque sans interruption ; il se prend à contempler un bref extrait plutôt énigmatique, qui représente selon lui la quintessence de la beauté. Il s'agit d'un sac vide qui flotte, mu par le vent, au milieu d'un tourbillon de feuilles mortes, sur fond de briques rouges. Ces images évoquent peut-être la vacuité de la vie banlieusarde qui est la sienne, ou encore un rêve de grands espaces désormais impossible à combler.

Un polar ironique

On a beau jeu de voir ici une critique du capitalisme et d'applaudir l'antihéros déjouant les ambitions que la société lui impose. En fait, cette critique est une arme à double tranchant, car personne n'échappe à la consommation effrénée, même ceux qui se proclament purs. Ainsi, par exemple, Burnham claque bruyamment la porte en quittant son emploi, et empoche 60 000 \$ de compensation (en évoquant un hypothétique scandale sexuel), pour se vautrer aussitôt dans un autre type de consommation, plus adolescent certes, mais pas moins onéreux quand on pense à ses sachets de drogue à 2 000 \$ l'unité. Pour sa part, Ricky, son revendeur favori, possède le nec plus ultra de tout ce qui peut s'acheter en matière de systèmes audio et vidéo. Par conséquent, comme dans tout bon polar noir, aucun des personnages ne peut véritablement clamer son innocence de façon absolue.

Un oscar homophobe ?

Parlant d'innocence, le polar est ici revu et corrigé par la libido, car tous les suspects, et meurtriers potentiels, qu'on songe à Carolyn et à Jane ou au colonel Fitts et à son fils Ricky, ont un mobile associé à la sexualité. Ainsi le criminel est le seul homosexuel du lot, et son meurtre n'est pas motivé par ses valeurs violentes et complètement tordues, mais



bien par une méprise quant aux orientations sexuelles de la victime.

De là à voir *Beauté américaine* comme un film homophobe, il n'y a qu'un pas. Et si on considère quelques passages anecdotiques et quelques personnages secondaires du récit, cette accusation devient plus crédible. Des exemples ? Les voisins immédiats du héros sont deux homosexuels tout ce qu'il y a de plus stéréotypés, qui cultivent des fleurs, discutent de cuisine et font du jogging. En courant derrière eux dans l'espoir de se remettre en forme, Burnham ignore qu'il s'engage à la poursuite d'un rêve associé à la culture homosexuelle. Autrement dit, le film semble poser la question suivante : est-il encore possible d'être un vrai cow-boy dans l'Amérique d'aujourd'hui sans pour autant passer pour une « tapette » ?

Sorte de suite à *Unforgiven* de Clint Eastwood, autre long métrage oscarisé, *Beauté américaine* proclame la fin du rêve américain et l'impossibilité de poursuivre le mythe de la conquête de l'Ouest. Cette hypothèse se verrait confirmée par le fait que les seuls personnages parvenant à fuir leur banlieue aliénante sont Ricky et Jane qui entendent se réfugier à l'Est, vers un monde où on est assuré de mener une vie intense, loin de tous ces êtres insipides et parvenus.

Beauté américaine et les « reality shows »

Dernières remarques, l'omniprésence de la mise en abyme, du film dans le film, introduite par Ricky Fitts, n'évoque-t-elle pas cette passion morbide qu'ont les Américains pour les « reality shows » les plus malsains qui soient ? Celui-ci l'annonce d'ailleurs ironiquement en filmant son voisin falot, en train de lever péniblement de minuscules haltères tout en se mirant dans une fenêtre éclairée de l'intérieur. En outre, Lester Burnham n'est pas le seul à se donner en spectacle puisque tous les personnages, à tour de rôle, s'exhibent devant un public captivé d'avance par toute image médiatique. On dirait que la beauté ne se trouve plus que dans la contemplation narcissique de sa propre décadence, car tous se donnent en spectacle sans relâche, leurs turpitudes offertes au premier voyeur venu.

Faut-il pour autant voir *Beauté américaine* à tout prix ? Oui, ne serait-ce que pour constater à quel point l'Amérique se meurt, mais sait aussi renaître de ses cendres.

* Collaboration spéciale.

